

Daniel Canty, Louise Dupré, Lori Saint-Martin

Yvon Paré

Numéro 156, hiver 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73097ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2014). Compte rendu de [Daniel Canty, Louise Dupré, Lori Saint-Martin]. *Lettres québécoises*, (156), 33–34.



DANIEL CANTY

Les États-Unis du vent

Chicoutimi, La Peuplade, coll. « Récit », 2014, 288 p., 24,95 \$.

Aller où le vent vous pousse

En 2010, avec l'hiver qui s'installe au Québec, Daniel Canty part sur les routes américaines, rencontre des gens, découvre une géographie, l'histoire de maintenant et la moins récente. Tout cela avec le vent comme maître du jeu.

Chicago, sur les rives du lac Michigan. On dit que c'est la ville des vents. Pourquoi ne pas en faire le point de départ ? Daniel Canty et son ami Patrick sont poussés sur de petites routes, dérivent comme on le faisait peut-être autrefois quand on hissait la voile. La campagne, les champs et des villages surgissent, des noms comme des bornes pour marquer le territoire. Les vents les font aller dans une direction, se calment et les forcent à revenir sur leurs pas. La vie est ainsi faite.

Partir au vent. S'abandonner à des forces qui me dépassent. Obéir à une raison que la raison ignore. Je sais. Je sais. Mais je suis d'un naturel anxieux et je tente de m'informer. (p. 11)

Lire le vent le matin et aller là où il veut bien. Les gens ne comprennent pas. Il faut une raison pour voyager, un but, une explication, une destination. Et puis tout s'arrange. Ce sont des artistes, des chasseurs de courants d'air.

Daniel Canty médite et observe. Les maisons resplendissantes à l'origine et la décrépitude de maintenant. Il y a eu un tel désir de changer le monde en ces terres d'Amérique, tant de rêves qui se sont effilochés. Des écrivains aussi ont marqué leur époque et des lieux. Ils s'arrêtent longuement devant la maison où Ernest Hemingway a vécu son enfance.

J'ai grandi dans deux endroits à la fois : à Lachine et dans cet ailleurs que j'imaginai, à l'intérieur de Lachine. Nous perdons en grandissant la conviction des possibles. Parfois, un passage s'éclaire, devant nos yeux, derrière une porte que nous ne franchirons jamais plus. Devant la maison d'Ernest, qui ressemble tant à celle d'Emmanuel, je me suis rappelé mes vigies à l'extrémité de la 47^e Avenue. Je ne serai jamais né, ne vivrai jamais à sa place, à Wrightlandia. (p. 144)

Daniel Canty, grâce à son savoir encyclopédique, nous raconte l'histoire de ces petites agglomérations, des personnages qui ont secoué leur époque. Nous voici dans une dérive qui est peut-être la nôtre et aussi celle du Nouveau Monde qui est devenu si vieux.

Dans les bars, les restaurants, les hôtels, des écrans recouvrent les murs. Le sport entre le réel et le rêve pour oublier ses peurs, ses angoisses peut-être. Le temps peut-il s'arrêter ? Le pays vacille sous le poids d'une économie qui se dégingue. Partout, ça claudique, ça cherche son souffle. Des rencontres étonnantes, l'autre si accueillant, comme cette Julie qui veut soigner le corps et l'esprit. D'autres, plutôt menaçants.



DANIEL CANTY



Dérive

Que voilà une dérive étonnante ! Canty s'attarde à nos manies et à nos obsessions. Partout les mêmes chambres, les mêmes décors, les mêmes draps, les mêmes fenêtres scellées pour couper tout contact avec la vie, partout les mêmes cheeseburgers. Voyager en ne changeant jamais de lieu. C'est possible. Daniel Canty se raconte dans ces longues heures où le vent le pousse sur des routes de campagne où la vie semble avoir pris la fuite.

Portrait de la société américaine qui a peut-être perdu l'habitude de faire confiance aux nuages pour imaginer un monde autre et l'ailleurs. Le rêve désormais se recroqueville dans un match de football.

Dommage cependant que les annotations et les traductions soient présentées dans un si petit caractère. Difficile de les déchiffrer. Ces apartés sont fort intéressants pourtant, essentiels au récit. Une aventure magnifique.



LOUISE DUPRÉ

L'albun multicolore

Montréal, Héliotrope, 2014, 276 pages, 24,95 \$.

Est-il encore possible de porter le deuil ?

Louise Dupré a perdu sa mère le 30 décembre 2011. Une fin annoncée, une fin prévisible puisque sa mère avait presque cent ans. Malgré tout, la mort laisse un vide terrible qu'il faut combler d'une manière ou d'une autre. La mort d'une mère est ressentie comme une onde de choc. Il y a le temps d'avant et celui d'après.

Elle a beau approcher sur la pointe des pieds, la mort, quand elle est là, plus rien ne peut être pareil. Il y a dix ans, c'était ma mère. Tout indiquait que la fin était là et pourtant au matin, devant son corps encore chaud, quelque chose venait de basculer. Ma famille perdait son ancrage.

Rester seule près d'elle pour l'éternité. Je ne pleure plus, je suis dans la stupeur. Ce n'est pas l'absence, ma mère est là, bien présente dans cette mort que j'ai appelée toute la soirée.

L'absence, elle s'installera peu à peu, sournoisement, quand le corps de ma mère me sera enlevé. Je m'y attends. (p. 15)

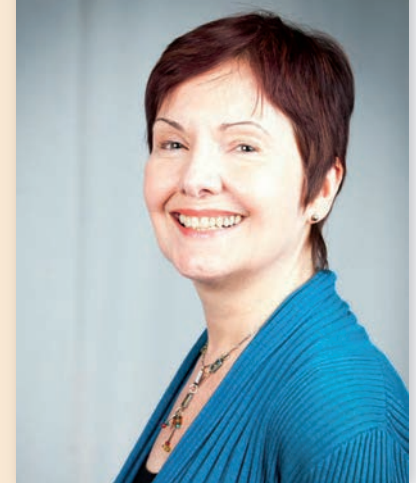
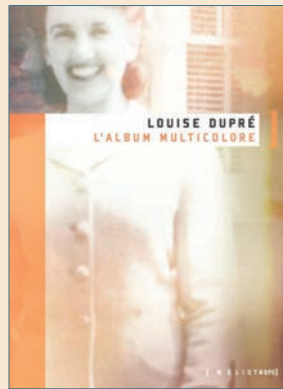
Les enfants se succédaient dans la chambre d'hôpital, pour l'accompagner, lui dire qu'elle n'était pas seule. Mais comment apaiser quelqu'un devant sa mort ? Était-ce une autre façon de la retenir, de l'empêcher de partir ? Mon père est mort seul, sans notre présence. Ma mère était entourée de sa fille et de deux de ses fils.

Louise Dupré réalise en ce mois de décembre qu'un certain équilibre vient de basculer. « Je la regarde dans son lit, blanche, aussi blanche que le drap. » La mère repose, le corps comme soulagé du poids de sa longue vie. Je revois ma mère, son visage lisse. Jamais elle n'avait été aussi présente, aussi calmée.

Deuil

Autrefois, on savait. On portait le deuil comme un fardeau pour accepter la disparition. Maintenant, tout va tellement vite. L'incinération, la mort comme une transaction, un code d'accès. Les rites de passage deviennent du folklore !

Que peut faire une écrivaine sinon écrire. « L'écriture me résiste, jamais elle ne m'a autant résisté. » Et tout revient. Ses grands-parents, des moments qu'elle croyait avoir oubliés. Sa mère aimait la vie, la lecture, était toujours curieuse du monde. Des regrets se fauillent, la culpabilité. A-t-elle été une bonne fille pour cette femme qui a connu la grande crise économique du siècle dernier, a tout donné à ses enfants ? Il ne fallait alors compter que sur le travail et sa débrouillardise. Louise Dupré arpente ses souvenirs, ce qui a constitué sa vie d'enseignante et d'écrivaine.



LOUISE DUPRÉ

Je vois surgir le mot fin devant mes yeux et j'ai soudain l'impression d'être une actrice en noir et blanc qui s'apprête à abandonner pour toujours la terre où elle est née. (p. 102)

Album

Comment faire revivre sa mère ? Louise Dupré trace de courts portraits, comme si elle feuilletait l'album familial. Elle est là dans sa joie de vivre, le moment présent. La fille retrouve l'amoureuse, celle qui a tout fait pour ses enfants et ses petits-enfants. La femme fière, indépendante, curieuse, qui aurait pu devenir une autre à notre époque.

L'écrivaine défait des nœuds en elle et m'a souvent fait avaler de travers. Nous sommes si dépourvus devant la mort. Que peuvent signifier les mots quand ses parents ne sont plus là pour les entendre ? Ce témoignage a ravivé des moments intenses, précieux, essentiels. Quel magnifique hommage à une femme unique comme toutes les mères le sont peut-être !



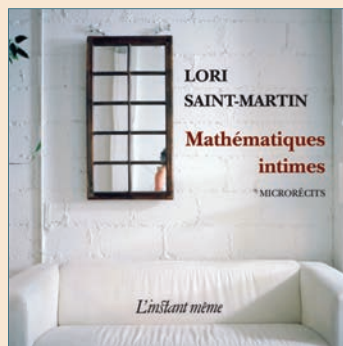
LORI SAINT-MARTIN

Mathématiques intimes

Québec, L'instant même, 2014, 98 pages, 14,95 \$.

Écrire comme on improvise au piano

Lori Saint-Martin, dans *Mathématiques intimes*, s'attarde à différents thèmes comme un musicien peut le faire. Étrangement, j'ai eu souvent les *Variations Goldberg* en tête pendant ma lecture, les interprétations de Glenn Gould bien sûr.



Des sujets peu inspirants de prime abord, neutres même. *Fruits, maison, princesses et grenouilles, haines, mères...* Treize bornes, treize points de départ. Et l'espace qui est compté, une page, rarement plus. Comment camper des personnages avec si peu de mots ? Comment pousser l'action et vivre le drame ?

Lori Saint-Martin aime les couples, les amants qui se retrouvent dans une chambre ou un café et qui, après quelques mots, repartent dans leur autre vie. Des regards, des silences qui disent tout et presque rien.

Jamais de cris ou d'esclandres. Nous ne sommes pas à l'opéra. Les ruptures surviennent dans un battement de paupière ou un signe de la tête.

Redoutable

Lori Saint-Martin est redoutable de justesse et de concision. Nous sommes au bord du précipice. Toujours dans le plus beau des dépouillements. Il faut souvent revenir sur une phrase pour saisir le moment. Peut-être que la vie veut cela. Il faut jouer, faire semblant, tricher pour respirer dans une société où les esclandres montrent la faiblesse.

Les grandes questions de l'écrivaine la suivent. Son roman *Les portes closes* m'est souvent revenu à l'esprit. Le couple, l'amour, et aussi les mensonges qui habitent le quotidien. Les personnages se surveillent du coin de l'œil, dans l'ombre d'un miroir. Même le meurtre arrive dans un geste de tendresse presque.

Drame

Lori Saint-Martin est percutante malgré son apparente tranquillité. Rien de tendre ou de neutre. Tout bouillonne à l'intérieur. C'est peut-être l'époque qui veut ça. Il faut porter un masque même quand sa vie se défait. M^{me} Saint-Martin est redoutable dans ces courts récits qui sont autant de grenades qui peuvent exploser d'un moment à l'autre.

On lit *Mathématiques intimes* comme des haïkus, en revenant souvent sur ses pas, pour que les mots se déposent. Sans ces arrêts, le risque est grand de tout rater.